

# ***Opération littéraire 2021***

## **SOMMAIRE**

Récit 1 : B.C.B.G	page 3
Récit 2 : Anecdote vécue comme payeur départemental des Alpes Maritimes	page 6
Récit 3 : Francis Moerman jazman	page 7
Récit 4 : Marseille, Trésorerie Générale – Mardi 5 février 19... 14 heures	page 9
Récit 5 : Histoire vécue	page 10
Récit 6 : La Douche	page 12
Récit 7 : Un coup monté	page 13
Récit 8 : L'expert en anatomie	page 14
Récit 9 : Récupération des sous de l'Etat	page 15
Récit 10 : Le contribuable malin	page 16
Récit 11 : Les Manouches et la fiscalité	page 17
Récit 12 : Ma rencontre avec un assassin	page 18
Récit 13 : La Cinquième Majeure	page 21

**Récit 1/ B.C.B.G.**

Je sais combien l'Administration use et abuse des abréviations, des acronymes jusqu'à l'oubli parfois de ce qu'ils signifient.

Aussi bien, j'ai choisi d'utiliser cet acronyme de Bon Chic Bon Genre pour intituler ce récit au cours duquel vous découvrirez qu'il me fut donné l'occasion de rencontrer une dame bien sous tout rapport (B.S.T.R.) assistée de son avocat tout bien comme il faut (T.B.C.I.F.)

alors que les circonstances ne m'ont pas permis d'être réellement à la hauteur ...

C'était il y a longtemps, au cours du siècle dernier, dans les années 90. J'étais alors au milieu de ma carrière, rédacteur de la division Législation et Contentieux de la Direction des Services Fiscaux (DSF) des Alpes-Maritimes (A.M.), l'ancêtre de l'Administration actuelle.

J'ai exercé de nombreux métiers différents ou missions dans divers lieux au sein de mon Administration qui m'ont tous donné beaucoup de satisfaction : vérificateur, formateur, enseignant, chargé de mission, chef de service.

Mais incontestablement celui pour lequel, chaque matin, j'avais le plus de plaisir à me rendre au bureau était celui de rédacteur au contentieux. J'étais notamment chargé de rédiger les mémoires destinés à instruire les requêtes devant le tribunal administratif (T.A.) ou la Cour Administrative d'Appel (C.A.A.).

L'analyse des dossiers souvent complexes, la compréhension des arcanes, des subtilités de la fiscalité me permettaient d'estimer que je n'étais pas exempt de toute intelligence. La rédaction d'une argumentation reposant sur des notions, des concepts parfois tarabiscotés, nécessitant pourtant clarté et synthèse me procurait également beaucoup de plaisir. Bref, j'aimais ce métier pour le remue-méninges qu'il nécessite.

Quelques jours auparavant, j'avais reçu un coup de téléphone de Mme B.C.B.G. gérante d'une société ayant fait l'objet d'une vérification de comptabilité. Elle souhaitait un rendez-vous afin de me rencontrer pour étayer et justifier l'argumentation que son avocat avait développée dans sa requête devant le tribunal administratif pour contester les résultats du contrôle. Nous convenions de fixer notre rendez-vous, un matin à 10 heures.

Le jour "J", Mme B.C.B.G. accompagnée de son avocat Maître T.B.C.I.F. se présentait à l'heure dite à l'entrée de mon bureau. Bien entendu, leurs tenues, leur prestance étaient parfaitement conformes aux acronymes dont je les ai affublés. Mme B.C.B.G. âgée d'une cinquantaine d'années avait revêtu un tailleur gris perle veste et jupe du meilleur aloi. Des escarpins très chics d'une hauteur raisonnablement modérée. Un foulard Hermès négligemment posé sur ses épaules. Bien sûr, un sac Louis Vuitton. Une fine chaîne en or portant une ostensible croix du Christ. Une chevelure blonde mi-courte, quelque peu apprêtée qui laissait à penser que cette dame venait de sortir du meilleur salon de coiffure. Seule petite entorse au bon goût, un maquillage un peu trop présent que son visage ne méritait pas et qui frisait le ravalement de façade.

Maître T.B.C.I.F. âgé d'une quarantaine d'années portait un costume trois pièces bleu pétrole de la meilleure facture dont je supposais, n'en ayant jamais eu, qu'il était en alpaga, l'une des fibres les plus fines et luxueuses. Chemise blanche et cravate rouge, il aurait pu être regardé comme le porte-drapeau de notre république. Une calvitie totale méticuleusement entretenue, des lunettes en écaille de la

meilleure marque et la réglementaire sacoche en cuir. Bref un avocat au demeurant d'une apparence générale quelque peu guindée, que les adeptes avisés des stéréotypes reconnaîtraient et classeraient aisément et infailliblement dans la catégorie des plaideurs, des bavards, diraient les pratiquants de l'argot.

Pour ma part, une tenue correcte mais sans véritable relief ni luxe, un costume ordinaire, une cravate réglementaire, sans plus.

J'accueillais mes hôtes à la porte et après les nécessaires présentations les invitais à s'asseoir face à mon bureau. Je me réinstallais dans mon fauteuil.

Chacun prend place silencieusement puis Maître T.B.C.I.F. introduit le débat. Il se lance dans une diatribe quelque peu emphatique, ampoulée, dont je ne peux imaginer qu'elle est réellement destinée à me convaincre mais qu'elle est plutôt de nature à impressionner et persuader sa cliente que ses honoraires sont véritablement mérités. Sans qu'il paraisse vraiment y croire, il critique vertement les méthodes du vérificateur qui, selon lui, aurait gravement contrevenu au débat oral et contradictoire. Il conclut par la nullité du contrôle pour vice de procédure se réservant la possibilité de développer d'autres arguments visant à démontrer sa complète irrégularité.

Sans difficulté, point par point, je réfute cette argumentation quelque peu convenue, appuyant ma démonstration sur quelques articles pertinents du Livre des Procédures Fiscales (L.P.F.) du Code Général des Impôts (C.G.I.) et quelques décisions bien choisies de jurisprudence.

Alors que je développe mon discours, je vois Mme B.C.B.G. ouvrir nerveusement son sac pour en extraire et exhiber un livre épais dont elle m'indique qu'il s'agit d'une sainte bible. Elle m'explique avec fureur que ses écritures sacrées sont supérieures à toute autre publication. Ainsi, elle m'exhorte à lire cet ouvrage pour m'en inspirer plutôt que de me borner à m'appuyer sur les seules écritures profanes du code général des impôts. Elle l'agite fébrilement devant mes yeux quelque peu surpris d'avoir à répondre à une telle argumentation qui certes n'a rien à voir avec l'objet du litige et sa résolution mais qui correspond bien à l'idée que j'ai pu me faire de mon interlocutrice. Maître T.B.C.I.F. regarde sa cliente avec stupéfaction et scepticisme raisonné, n'ayant pas imaginé, à juste titre, que la défense du dossier pouvait reposer sur des arguments spirituels et religieux.

Pour répliquer, j'aurais pu me prévaloir de la protection de l'apôtre Matthieu, le saint patron des collecteurs d'impôts, des fonctionnaires des finances mais je me contentais de dire, qu'en l'espèce, seules les écritures païennes, laïques, des livres posés sur mon bureau administratif pouvaient me servir de référence pour la solution de notre litige.

Mme B.C.B.G se contente de me regarder fixement avec mépris, consternée face à un tel aveuglement buté qui devrait certainement me vouer aux gémonies de l'enfer.

Probablement pour recadrer notre dialogue et détendre une gêne palpable, Maître

T.B.C.I.F. a alors rapidement repris la parole pour développer cette fois ci des arguments davantage juridiques, bien plus en phase avec l'objet de notre entretien.

Je l'écoute sans réelle concentration ayant été quelque peu désarçonné par la tentative de sermon de sa cliente. Tout à coup, je ressens une gêne sur ma jambe droite. A l'abri de mon bureau, je la secoue sans succès, la même gêne persiste. Je me vois donc contraint de jeter un regard discret et rapide sur mes pieds.

Je relève la tête, ébahi, essayant toutefois de ne rien laisser paraître. Qu'ai-je vu ?

Mon slip dépassant de la jambe de mon pantalon et bloqué par ma chaussure !

Compte tenu de ma stupéfaction et de ma panique, je deviens stupide. J'ai l'extrême bêtise d'imaginer une explication parfaitement abracadabrantesque. Ainsi, tout en feignant d'écouter mon interlocuteur, je glisse ma main sur ma fesse droite pour vérifier que la couture de mon slip, sous mon pantalon, m'assure ne pas avoir perdu ce sous-vêtement.

Mon enquête est évidemment couronnée de succès, je porte bien un slip sous mon pantalon que je n'ai donc pas perdu ce qui eut été parfaitement incompréhensible sauf si l'on croit aux miracles.

La discussion qui tourne presque au monologue tant je ne prends plus guère la parole se poursuit.

Puis mes interlocuteurs lassés de n'entendre aucun échos à leur argumentation conviennent de mettre fin à notre réunion dont ils constatent qu'elle ne pourra guère permettre une solution qui pourrait leur être favorable. J'acquiesce avec soulagement.

Poliment, nous nous serrons la main. Mais pour éviter de révéler et d'exhiber l'objet de mon trouble, et quitte à passer pour un malappris, je ne me lève pas et ne raccompagne pas mes visiteurs jusqu'à la porte. Ils me quittent et semblent surpris de mon immobilisme sur mon fauteuil, qu'ils regardent comme une espèce de bouderie dénuée de toute courtoisie sinon d'élégance.

Après leur départ, je reprends quelque peu mes esprits et mon bon sens laissé sous l'éteignoir durant quelques minutes. La raison ainsi retrouvée, je m'explique rationnellement ma mésaventure par le fait que la veille au soir, j'avais étourdiment laissé dans la jambe de mon pantalon mon slip qui avait eu le mauvais goût de se laisser ainsi transporter jusqu'à mon bureau alors qu'il aurait dû naturellement rejoindre le panier à linge.

Si l'aventure n'avait pas trop mal tourné, si j'avais réussi à préserver ma dignité et sauver la face, je dois convenir toutefois que, pour ce qui me concerne, je n'avais pas, contrairement à mes hôtes, mérité l'acronyme de B.C.B.G.

**Récit 2/ Anecdote vécue comme Payeur Départemental des Alpes Maritimes**

Les locaux de la Paierie Départementale se situaient alors au sein de la Trésorerie Générale. Pendant un certain temps, a circulé dans la Trésorerie Générale, une espèce de bonhomme, pas net, qui réclamait partout des aides ou secours.

Il menaçait tout le monde de venir avec un fusil s'il n'avait pas satisfaction.

Il fut reçu par un Inspecteur Principal pour le calmer, et lui faire comprendre que l'on ne donnait pas d'argent aussi facilement.

Qui lui a dit que le Conseil Général donnait des secours, et que la Paierie les payait ?

Le voilà qui se présente à notre guichet, tout aussi vindicatif. Mon adjoint de l'époque essaie de lui faire entendre raison, il continue à exiger et menacer.

N'obtenant pas satisfaction, il ressort dans le couloir et pénètre à nouveau dans la Paierie, dans le grand bureau à côté du mien en vociférant.

Les agents présents s'affolent, il y a surtout des dames.

Bien sûr, cela faisait un moment qu'il m'échauffait les oreilles.

Brusquement, comme malheureusement cela m'arrive parfois, une colère, incontrôlable, m'envahie.

Je sors comme un diable de mon bureau, l'individu ne m'avait pas vu. Je lui saute dessus, l'attrape par les rebords de sa veste, et le décolle presque du sol en le plaquant violemment contre le mur. Je devais avoir un visage de meurtrier.

Je lui hurle que je ne voulais plus le voir ici, et que s'il venait avec son fusil, je lui répondrai avec le révolver que j'avais dans mon tiroir (je n'en avais pas, bien sûr, bien que j'en avais le droit). Ancien combattant d'Algérie ce minable ne me faisait pas peur.

J'ouvre la porte et le jette comme un malpropre à l'extérieur des locaux. Nous ne l'avons plus jamais revu, ni à la Paierie, ni à la Trésorerie générale ...

Ancien Payeur Départemental des Alpes Maritimes dans les années 90

**Récit 3 / Francis Moerman jazman**

*J'ai fait mes débuts d'inspecteur du Trésor en qualité de percepteur d'un petit canton des Deux Sèvres, en octobre 1973.*

*Le chef-lieu du canton ne comportait que 2500 habitants et encore répartis en petits bourgs.*

*Bien que la perception soit un lieu rébarbatif les usagers n'hésitaient à faire la causette avec mes deux agents et moi.*

Parmi ces personnes il y avait un professeur de musique, M. F. MOERMAN, du collège privé voisin, qui nous rendait des visites, juste pour le plaisir de converser.

Il avait sorti un disque dont j'avais acheté un exemplaire.

Il avait vécu chez les manouches et sa musique tzigane avait des consonances à la DJANGO REINHARDT. C'était en fait un grand musicien qui avait joué avec des grands noms de la musique.

Un samedi soir, alors que nous dînions, il sonne à la porte, désolé de me déranger. Il avait besoin d'un timbre de permis de chasser (c'est le Trésor qui les vendait à l'époque) pour un ami qui souhaitait aller à la chasse, avec lui, le lendemain.

Pas de problème, je le fais passer dans mon bureau, récupère un timbre dans mon coffre, et il repart satisfait.

Il faut préciser qu'attendant à la perception il y avait un logement de fonction que j'occupais avec ma petite famille.

Pratique pour tout le monde et surtout les maires du canton qui n'hésitaient pas à venir le soir me demander des conseils sur la comptabilité de leurs mairies.

Quelque temps plus tard, le professeur nous invite à dîner, pour me remercier.

C'était un événement car il possédait un château féodal, à LUZAY, hérité de ses parents, qui l'avaient acheté.

Son petit salaire de prof de musique ne lui permettait pas de l'entretenir, et seule la salle de garde avait l'électricité, tout le reste du château souffrait du manque d'entretien.

Pour nous c'était quand même un châtelain. Aussi le soir venu nous nous mettons sur notre trente et un. Moi en costume (ça ne me changeait pas), et mon épouse en petite robe élégante, avec manteau de fourrure.

C'était l'hiver il gelait, la campagne était blanche. On arrive au château, de nuit. F.Moerman nous y attend en présence de quelques-uns de ses jeunes élèves, tous en jeans et pulls,

On fait tache! Il faisait un froid de canard dans cette immense salle de garde.

Tout au fond, il y a une grande table adossée à une immense cheminée où crépité joyeusement un superbe feu.

Tout cela dans la pénombre, car la malheureuse ampoule accrochée je ne sais plus à quoi, avait bien du mal à éclairer l'ensemble.

On nous installe le dos au feu. Il fait tellement froid que nous avons le dos qui grillait et le ventre glacé!

On nous sert une pintade tuée le matin même dans le parc du château, truffée de plombs de chasse, et des pommes de terre cuites à la braise, récupérées dans le foyer.

Pour ne pas sans cesse récupérer les plombs dans notre bouche, nous en avalons.

Tout le monde est gêné. Nous ne devrions pas être habillés plus simplement, et les jeunes d'être en notre présence.

Pourtant nos hôtes sont charmants et prévenants.

Pour détendre l'atmosphère je reproche, amicalement, à F. Moerman de ne pas nous avoir prévenu de la simplicité de la réception, auquel cas nous serions venus, nous aussi, en tenues décontractées.

Les jeunes apprécient et se libèrent un peu. Ils ont tous amené leurs guitares, et la soirée s'est terminée en musique, agréablement.

Au sortir de la réception, nous remontons dans notre voiture, complètement verglacée, et sommes pris d'un fou rire, dont on garde encore le souvenir...

Une visite récente sur internet m'a appris que Francis MOERMAN avait abandonné ses cours au collège, pour se consacrer à la musique, ce qui l'a mené dans plusieurs continents.

Il est décédé en 2010.



**Récit 4/ Marseille, Trésorerie Générale - Mardi 5 février 19... 14 heures**

Tout le service de traitement des salaires des enseignants est en ébullition, enfin toute la partie féminine du service.

Les quatre jeunes femmes pourtant mariées et sérieuses ont rivalisé de coquetterie.

Maquillage et coiffure soignés. Jupes courtes et talons aiguilles. La totale.

Nous arborons un air ravi et idiot à la fois, en attendant l'évènement...

Mais que se passe-t-il dans ce bureau sympathique mais pas très rock and roll ?

Allez, je lève le voile du mystère. Vous allez tout savoir !

Lors d'un contact téléphonique avec un chef d'établissement, nous avons été charmées par sa magnifique voix. Voix à mi-chemin entre Elvis Presley et notre Johnny adoré.

La plus culottée d'entre nous (je vous laisse deviner laquelle) a trouvé le moyen de le convoquer pour régler un léger détail (inventé) problématique.

Et voilà. L'heure est arrivée et notre bureau s'apparente à un poulailler parfumé au Shalimar.

Le bruit de l'ascenseur nous met en transe.

Chacune y va de sa description fantasmée. Le prince charmant arrive.

Il ouvre la porte et là : catastrophe ! Un petit bonhomme rondouillard, hybride de Tino Rossi et de Carlos arrive en souriant, affable, courtois et complètement stupéfait de l'accueil un peu coincé de ces jeunes femmes aussi pimpantes.

Bon, on s'arrange comme on peut, en noyant le poisson, pour régler ce problème imaginaire, et prises d'un énorme fou rire, nous quittons le bureau l'une après l'autre sur un « au revoir » surréaliste.

Le pauvre homme est reparti toujours souriant.

Dieu merci il n'avait rien compris...mais la fable du corbeau et du renard nous revient en mémoire :

*« Le ramage était plus beau que le plumage ».*

Merci Monsieur de la Fontaine, nous y penserons à l'avenir.

## **Récit 5/ Histoire vécue**

A cette époque, la Direction générale des Impôts m'avait muté au Centre des Impôts de Menton. Là, j'avais en charge les dossiers de célébrités, de sportifs, d'écrivains et d'artistes, habitant en France et à Monaco. C'est ainsi que j'ai rencontré le compositeur d'opérettes Francis Lopez, et la femme de l'écrivain belge André Steeman – celui-ci étant décédé-, auteur de romans policiers adaptés pour la plupart au cinéma, mais aussi des sportifs des équipes monégasques de foot et de basket.

J'avais également la gestion des dossiers du Commandant Cousteau, alors Directeur du Musée océanographique, de Jacques Antoine, auteur de très nombreux jeux télévisés, du couturier Karl Lagerfeld et de André Borocz, directeur-fondateur du festival de musique de Menton, qui me présenta à Mstislav Rostropovitch, le célèbre violoncelliste.

J'ai eu aussi à participer à une instance portant sur la situation fiscale du mannequin Claudia Schiffer, ainsi que de dossiers complexes tel celui de cet Allemand habitant à Monaco, et travaillant en France pour une compagnie américaine, également consul à Monaco d'un État d'Amérique centrale et suppléant au Bundestag d'un député allemand.

Ainsi donc j'étais habitué à gérer des dossiers qui sortaient de l'ordinaire et des situations inhabituelles que ces dossiers pouvaient entraîner.

Parmi les dossiers d'artistes j'avais celui de M. Lequeur\*, un artiste peintre qui était également un joueur d'échecs de très bon niveau dont certaines de ses parties paraissaient dans le Nice Matin du dimanche. M. Lequeur faisait l'objet d'un contrôle fiscal dont j'étais chargé. Le jour prévu, je me rendais à son domicile sur les hauteurs de Menton, son atelier étant chez lui. Bien qu'averti de ma venue, il était inquiet de ce contrôle, me demandant pourquoi lui et à quoi il devait s'attendre. Je lui expliquais comment allait se dérouler cette vérification, quand on frappa à la porte. Il alla ouvrir et j'entendis en substance ces mots : "Bonjour monsieur. Nous venons vous réquisitionner. Si vous voulez bien nous suivre". C'était la gendarmerie. M. Lequeur revint vers moi, l'air hagard et me dit d'une voix faible : "Un contrôle fiscal et une réquisition des gendarmes le même jour, ça fait beaucoup pour moi". Mais les gendarmes attendaient. Me voyant, ils me dirent de les suivre moi aussi. Sur le chemin, ils nous mirent au courant. Ils allaient se rendre dans une propriété située dans la même rue, un peu plus en amont, pour y faire une intervention. Dans cette maison, il y avait eu le meurtre de la propriétaire, quelques temps auparavant, mais le corps n'avait toujours pas été retrouvé. Le procureur avait ordonné un complément de recherche, et la mission des gendarmes était d'entrer dans le jardin et de le fouiller. Pour une question de procédure, ils devaient être accompagnés de témoins. C'était la raison de la réquisition.

En fait les gendarmes se sont préoccupés de voir si le sol du jardin avait été remué récemment et surtout si une grande dalle de béton qui s'y trouvait avait été déplacée ou agrandie. M. Lequeur et moi les regardions faire. Je ne me souviens pas s'ils prirent des photos, mais leurs investigations en restèrent là, et ils n'entrèrent pas dans la maison. Une fois leur mission terminée, ils nous dirent que nous pouvions rentrer et que nous serions convoqués ultérieurement à la gendarmerie pour y signer le

PV de l'intervention. Personnellement, je ne fus jamais convoqué. Ah si, à une instance au tribunal de grande instance suite à une plainte déposée pour menaces de mort. Mais ceci est une autre histoire.

PS : J'ai appris par Nice Matin que le corps de cette dame n'avait jamais été retrouvé et que son mari, le présumé auteur, se serait débarrassé du corps en le jetant à la mer.

*\*Le nom a été modifié*

## Récit 6/ La Douche

Muté dans une perception dans l'arrière pays Niçois je fus béni des Dieux. Tous les mutés ne pouvaient dire autant lors de leur affectation.

Avec un chef de poste fort sympathique, un contrôleur qui ne l'était pas moins et deux agents du sexe faible (comme on disait dans les temps) cela faisait cinq avec bibi. Accueilli dans l'allégresse serait blasphémer mais, à mon avis, un accueil conforme à un nouveau venu d'une région du nord-est.

Presque un étranger quoi !! mais ayant de l'humour, il a été vite adopté.

Toujours est-il que nos tâches furent exécutées sous une bonne ambiance tout le long de mon séjour en montagne.

Mais venons à l'histoire rigolote.

Notre lieu de labeur mesurait 7 ou 8 mètres de long sur 6 de larges dont un tiers pour l'accueil du public avec son guichet. Quant à votre serviteur son dos collé à 1 mètre de l'unique radiateur au fond du local, se trouvait très à l'aise en hiver. Hélas, ce ne fut pas le cas d'une de mes collègues à l'autre bout, près de la fenêtre. Alors, de temps à autre, elle venait réchauffer son arrière train, pour ne pas dire ses fesses en se collant le popotin contre cet élément calorifique que son ignoble collègue (moi), réduisait de moitié en ne pensant qu'à son aise à lui.

Ma collègue donc, pour se réchauffer sur cet élément chauffant qui, fonctionnait plein tube, s'est mise à tourner le robinet vers la position maximale. Mais voilà, à force de manipuler le robinet tous les jours, arrivait ce qui devait ce qui devait arriver, elle l'avait complètement dévissé.

Je vous jure. Avec la pression dans le circuit le robinet est passé à côté de mon crâne et me voilà en train de prendre une de ces douches avec une eau de plus de 70 degrés.

Le temps que je réagisse pour mettre la main pour stopper le jet qui passait par-dessus nos bureaux jusqu'à l'autre bout du local, tout était bien trempé moi y compris. Surtout les rôles des impôts locaux de six communes. Pour ceux qui n'ont pas connu le rattachement je m'explique : chacun avait un rôle sur son bureau : **si un contribuable avait un bien dans une autre commune il nous appartenait de la rattacher dans la commune de sa résidence principale. Certains pauvres montagnards en avaient dans diverses communes.**

Quant au désastre on a fait de notre mieux pour limiter les dégâts. On n'a pas rigolé le soir même mais rassurez-vous on s'est rattrapé.

## **Récit 7/ Un coup monté**

Ayant perdu mes deux coéquipiers de sorties en montagne par leur chute mortelle lors de l'ascension du Mont Viso, j'ai abandonné l'escalade des cimes qui pouvaient être fatale à tout moment, en organisant des sorties accessibles à tous et sans trop de danger, pour mes collègues et leurs petits dans le parc du Mercantour connu pour sa flore, ses sentiers, ses forêts et ses lacs. Endroit rêvé pour les randonnées. Je suppose que tous ont gardé un bon souvenir.

Mais venons au coup monté.

Un jour, une ou un collègue, je ne saurais dire qui aujourd'hui, m'a demandé si je ne pourrais pas organiser une nouvelle sortie. Pourquoi pas. J'ai opté pour le lac de Fenestre avec visite de la Madone du même nom.

Rendez-vous fut donné un dimanche matin à la sortie de l'autoroute St-Isidore. Arrivé au point de départ, je me retrouve avec une collègue qui avait effectué, à un moment donné, un stage dans mon service (selon elle j'étais un chiant). Toujours est-il que nous avons attendu nos collègues pendant une heure. Là, il convenait de prendre une décision : on la fait cette sortie à deux ? La collègue ? A vous de décider. J'ai opté pour la poursuite du voyage.

Entre St-Isidore et la Madone de Fenestre bien qu'en appuyant sur le champignon, deux heures s'écoulaient et si je n'avais pas parlé on n'aurait entendu que le léger bruit du moteur. Eh oui. Ma collègue n'était guère causante. Arrivé à la destination !! En route pour le lac (2000 m). Bon, dans la montée, toute parole pouvant perturber la respiration ou déranger les chamois et bouquetins avait été banni. Voilà le lac avec son eau limpide entouré de cimes en amont et en aval, un panorama à couper le souffle. Le calme plat avait persisté dans la descente et le retour à Nice. Mais le destin était en route. On s'est revus, on s'est mariés et heureux, du moins jusqu'à ce jour et ce depuis bientôt 41 ans. Merci les collègues d'avoir mis fin à mon célibat qui durait depuis pas mal d'années.

Je dois admettre que j'ai mis pas mal de temps pour arriver à la conclusion d'un complot.

**Récit 8/ L'expert en anatomie**

Quelques temps auparavant, j'avais contacté un expert-comptable afin de récupérer un dossier artisan BIC-TVA d'un de mes contribuables un peu (beaucoup) négligeant.

Rendez-vous fut pris au domicile du comptable (également professionnel je pense) un matin vers 9 h, dans la campagne de Nice Ouest.

A mon arrivée à l'heure, mon comptable était encore en peignoir de bain et m'a gentiment invitée à m'asseoir à la table de la véranda (table en verre je précise). Il revint avec deux cafés et s'assit à la même table, en face. Et là... un fou rire me prit : en effet, le peignoir s'était ouvert et la table en verre ne laissait rien occulter de son intimité.

Tout en ne pouvant plus contrôler mon fou-rire, j'ai bredouillé n'importe quoi et je me suis enfuie. Fin de l'histoire. J'ai bien dû récupérer les documents au bureau mais je ne m'en souviens plus.

### **Récit 9/ Récupération des sous de l'Etat**

Comme contrôleur, j'ai exercé au sein de la recette divisionnaire à Nice.

A l'époque avec ma collègue et amie nous officions au RAR (Reste à Recouvrer) TVA et annexes.

Nous avons mis la main sur une note de la DGI, ancienne mais toujours en service qui disait que les agents des Impôts, munis de leur commission et d'un carnet à souches avaient avec l'assentiment de leur hiérarchie, la possibilité de recouvrer sur place et sur rendez-vous des espèces et des chèques dus par ces contribuables récalcitrants et qui ne répondaient pas aux avertissements multiples.

Naturellement, nous devons user d'une certaine diplomatie, ce qui, à ma collègue et à moi, nous allait fort bien.

Et nous voilà parties rencontrer nos contribuables et recouvrer la TVA.

Cela a fonctionné un moment, et nous avons aussi beaucoup ri.

#### Par exemple

Rendez-vous fut pris à Nice Ouest, dans une ferme (ce qu'il en restait) à la limite du Var et de Nice.

Notre contribuable devait des sous bien sûr, de la TVA (je ne sais plus sa profession) depuis un bon moment, et ne répondait jamais à nos relances.

En arrivant, nous trouvons une femme à qui nous déclinons nos identités, et ce pourquoi nous sommes là et elle nous désigne, en parlant italien, le toit de la ferme.

Courageusement, nous montons l'échelle de meunier qui menait au toit, en fait une grange. Et là, sur un grabat (il n'y a pas d'autre mot) nous trouvons notre homme bien âgé et bien abimé qui nous crie « la gamba, la gamba !! » pour nous signifier sans doute de sa mauvaise santé ou son impotence.

Il fut impossible de tenir un semblant de conversation et nous sommes redescendues tout aussi courageuses, par la même échelle de meunier.

Bien sûr, en bas, il n'y avait plus personne, et nous sommes rentrées au bercail « impôts ».

**Récit 10 / Le contribuable malin**

Une autre fois, toujours à deux, et toujours munies de nos commissions et de notre précieux carnet à souches, nous avons pris un rendez-vous avec un artisan très négligent sur la TVA (n'oublions pas en passant, que cet impôt, c'est vous, moi, tous qui le payons et que l'Etat ne fait que le récupérer).

Donc, à l'heure dite, nous arrivons dans une résidence de Nice Ouest, très chic, construite dans une ancienne Palmeraie.

Notre contribuable nous reçoit fort courtoisement, nous fait visiter l'appartement, le salon, avec de superbes canapés de cuir blanc, chaîne HIFI et téléviseurs dans chaque chambre et nous dit benoîtement « Ah mais je vis avec Mme Y, mais je n'ai rien à moi, rien à mon nom, rien de rien... »

Evidemment, nous sommes restés coites !!!

Vérifications diverses faites, c'était exact, Mr avait superbement organisé son insolvabilité.

Je ne connais pas la suite de l'histoire, ou je ne m'en souviens plus, de toute façon ce n'était plus de notre ressort (à l'époque du moins).

Ces expériences, d'aller chercher les sous de l'Etat sur place, n'ont pas été très concluantes au final, mais qu'est-ce que nous avons ri !!!



### **Récit 11/ Les Manouches et la fiscalité**

Dans les années 1972/73 lorsque j'étais jeune agent C (agent de constatation) j'ai travaillé à Nice Est, place Garibaldi, dans des locaux au-dessus de NICECO.

Je gérais sous la houlette d'un inspecteur que je voyais peu (il devait être beaucoup à pied d'œuvre sur place) la fiscalité d'entreprise pour les artisans et commerçants de Nice Est, qui comprenait aussi le quartier de l'Ariane, populaire, cosmopolite, et bigarré.

Un matin, un contribuable que j'avais sans doute convoqué après multiples relances, se présente avec un paquet de documents dont la plupart n'avait rien à voir avec le fisc.

J'ai toujours eu de l'affection pour les Manouches, et comme c'en était, avec bonne grâce, je lui ai démêlé ses soucis administratifs la CAF, la SS, et j'en oublie... De problèmes fiscaux, très peu. Enfin je fais quand même mon boulot, lui explique que sans régularisation il aura droit à une taxation d'office, et repart content, me promet tout (ou rien).

Dans les semaines qui ont suivi, un gentil défilé de manouches m'a rendu visite pour des réparations administratives qui avaient fort peu de rapport avec la fiscalité, et mon inspecteur a fini par y mettre bon ordre.

Je précise que malgré leur réputation, je n'ai été victime d'aucun vol, et je ne regrette pas du tout l'aide que j'ai pu leur apporter (mon côté bonne fille sans doute).

## **Récit 12/ Ma rencontre avec un assassin**

Après un passage de dix ans dans la capitale, *intra-muros*, j'ai obtenu ma mutation pour mon midi natal et plus spécifiquement Marseille, en fiscalité personnelle.

Je me trouvais en congé de maternité pour mon deuxième enfant et devais prendre mon nouveau poste courant novembre.

Au même titre que tous mes collègues inspecteurs, des tâches de gestion m'attendaient ainsi qu'un programme de vérification sur place portant sur des activités libérales.

Un matin, l'inspecteur principal, chapeautant le service, vint me faire un cadeau inhabituel, un dossier désigné par une dénonciatrice.

Outre les documents d'usage, déclarations de résultats, renseignements permanents etc., était joint un impressionnant paquet de notes manuscrites originales ou photocopiées, ainsi que les courriers de ladite dame dénonciatrice qui avait laissé ses coordonnées.

Ces documents, visiblement destinés à nuire à un avocat, s'avéraient d'une teneur très étrange.

Pour planter le décor, sur le plan psychologique, nous avions - une secrétaire, ex- maîtresse de l'avocat, mariée à un policier non gradé, véreux et complaisant, dont les activités délictuelles allaient, elles aussi, faire l'objet d'une procédure judiciaire.

Je commençais par étudier toutes les pièces du dossier tant strictement fiscales que celles contenues dans les notes pré-citées.

L'étude approfondie du dossier ne cessa de me plonger dans un abîme de perplexité et ce n'était que le début.

Ces notes, rédigées sur des bouts de papier hétéroclites, avaient essentiellement pour but de permettre au contribuable de coucher sur papier ses états d'âme, son anxiété, ses peurs, ses révoltes et des idées noires particulièrement inquiétantes.

Je vous laisse juges. Voici l'une d'elles, inoubliable, presque quarante ans après.

**« Aujourd'hui, mon chromosome en plus me démange,**

**je me sens une âme d'assassin. »**

Que l'on soit médecin SOS, infirmière, inspecteur du travail, travailleur social ou autres, pour n'importe quel intervenant dans un lieu inconnu, on ne sait pas à l'avance sur quoi on va tomber.

Malheureusement, certains faits divers sanglants en sont la preuve.

En l'occurrence, les mots précités n'auguraient rien de bon et je fus prise d'une peur panique à l'idée de me retrouver seule et vulnérable devant un individu totalement dérangé et c'est un euphémisme.

Evidemment l'affaire étant mise à mon programme, je n'avais pas vraiment le choix.

Cependant, je demandai à mon supérieur, à titre exceptionnel, de bien vouloir m'accompagner lors de la première séance. Mon argument était simple, je venais d'avoir un bébé, d'obtenir ma mutation sous des cieux plus propices pour élever une famille et ne souhaitais nullement être retrouvée au bout d'un certain temps « déguisée en squelette, au fond d'un placard ».

Demande acceptée, dont acte.

Je reviendrai ultérieurement sur la prise de contact.

Mais que cachait donc ce fameux dossier ?

Le cabinet relativement important pour la province avait été fondé par le père du contribuable en sa qualité d'avoué. Sa structure s'apparentait davantage à une étude de notaire avec une hiérarchie très marquée, au sein des salariés, détail qui, par la suite, allait revêtir une grande importance pour moi.

- *(le régime des avoués a disparu en 2012 pour se fondre dans celui des avocats)* -

Manifestement le fils, avocat, n'était pas « taillé pour l'aventure ».

Endosser le costume du père n'avait pas été un cadeau pour lui.

A l'heure et au jour dits, je me présentai au cabinet de l'avocat, mon Inspecteur principal m'ayant rejointe avec sa moto.

Maître X, mine déconfite et teint jaunâtre, nous reçoit avec une angoisse palpable. Au bout d'une série de questions d'ordre général que nous lui posons, il commence à se détendre et nous nous rendons à l'évidence que cet homme ne semble dangereux que pour lui-même.

Du coup, j'effectue, seule, comme il se doit, toutes les interventions suivantes avec le concours éclairé de sa principale collaboratrice qui occupait une fonction assimilable à cleric de notaire.

Cette dernière, sympathique et efficace, non seulement me présente tous les documents, mais me donne, de surcroît, un éclairage humain et réaliste de la situation.

Je ne parlerai pas ici des conséquences du contrôle qui s'acheva par de multiples redressements.

En revanche, un peu comme « l'arroseur arrosé » des Frères Lumière, l'ex-secrétaire et son époux, policier douteux, furent les suivants sur la liste...L'ex secrétaire qui se rêvait en femme fatale, avait tout de la mégère, version bas de gamme.

Il ressort des échanges avec la collaboratrice courtoise et compétente que son patron, quitté par femme et enfants, avait sombré dans l'alcool et fréquentait des lieux malsains, d'où les idées noires couchées sur ses notes.

Dans la mesure où j'étais face à un homme fragile et déprimé, les conclusions lui furent non seulement explicitées mais aussi assorties de mesures de bienveillance.

En jugeant hâtivement cette personne, je m'étais trompée. Au lieu de me trouver face à un assassin, j'avais rencontré un homme totalement veule, déprimé et déboussolé.

### **Récit 13/ La Majeure Cinquième**

En 1980, j'ai rejoint un nouveau centre des impôts, sis avenue de Malakoff dans le 16ième, à Paris.

Lors d'une réception des contribuables, je me trouvais face à un personnage pas banal : le docteur Jaïs.

J'eus quelques difficultés à saisir le fait que, bien qu'il fût dûment diplômé en médecine, en réalité, il était joueur de bridge international, ayant apporté une importante contribution dans ce domaine.

Il m'expliqua que sa famille ayant exigé de lui qu'il fasse des études « sérieuses », il avait donc choisi la médecine, sans avoir jamais eu l'intention de l'exercer.

Après sa soutenance de thèse, il mit ses parents devant le fait accompli.

Leur rêve n'était pas le sien, il allait parcourir le monde au fil des tournois de bridge.

Ce qu'il fit en remportant bon nombre d'entre eux et en gagnant beaucoup d'argent.

En outre, il publia plusieurs livres écrits sur « La Majeure Cinquième » dont il peut, à juste titre, revendiquer la paternité.

La morale de l'histoire est qu'il ne faut pas contrarier une vocation.